

C'est trop bête

François-Xavier Liagre

Numéro 104, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Liagre, F.-X. (2005). C'est trop bête. *Moebius*, (104), 93–103.

FRANÇOIS-XAVIER LIAGRE

C'est trop bête

Quand on se lève le matin, et que la première chose à laquelle on pense n'est plus une cigarette ou un verre, mais quelqu'un. Quand on se fait avoir au billard par un tricheur de première, qu'on l'a vu, qu'on le sait, et que pourtant on ne lui casse pas la queue sur la tête, parce qu'on a cru voir sa silhouette, vers le fond du bar. Quand on passe toute une soirée un verre à la main, sans même le vider, malgré les amis, malgré les plaisanteries, malgré l'ambiance, parce qu'on y pense. Ouais, pas besoin d'aller chez le médecin pour avoir un diagnostic. C'était clair : je n'étais pas dans mon état normal. J'étais aussi stupide, aussi fou, aussi ridicule que tous ceux dont je m'étais moqué par le passé. J'étais amoureux.

Pas si méchant ? Hé, ça vous va bien de le dire ! D'abord, vous ne me connaissez pas. En tout cas, visiblement pas assez pour savoir que, dans mon cas, si, c'est grave. Et pour plusieurs raisons, la moindre étant peut-être ce que j'ai toujours pensé – et crié bien fort à qui voulait m'entendre – de ceux qui succombent à cette maladie. Ce n'est pas une maladie ? Eh bien... Comment doit-on appeler, d'après vous, ce qui fait que quelqu'un de normal se met à se comporter de manière stupide, cesse de fréquenter ses amis, oublie toutes ses habitudes et ses principes ? Moi, j'appelle ça une maladie. Maladie mentale plus que physique, peut-être. Mais maladie, sans l'ombre d'un doute. Et que ceux qui s'appêtent à me dire avec un sourire narquois : « Au moins ce n'est pas une maladie grave ! » se taisent... Et écoutent. Je m'en vais vous expliquer comment leur maladie « bénigne » a foutu ma vie en l'air. Ma vie et pas mal d'autres...

Je suis un gars moyen. Moyen de taille, moyen d'allure. Je ne roule pas sur l'or, mais je m'en sors plutôt

correctement. J'évite les ennuis, et je préfère laisser passer un bon coup s'il paraît un tantinet risqué. Petites escroqueries, combines sans douleur, c'est mon gagne-pain. Et il m'a toujours réussi, tant pour mener ma barque que pour éviter qu'elle n'aille s'échouer sur les écueils de la justice. Je bois modérément, je fume peu, je baise... quand je peux. Je n'irai pas jusqu'à dire que je suis vertueux, mais pas loin. Et dans le monde où je vis, je dois faire partie des rares qui ne se sont jamais fait offrir de vacances aux frais de l'administration pénitentiaire.

J'ai fait sa connaissance dans un bar, un soir tranquille. Jonathan et Fred, mes deux meilleurs amis, étaient en train – pour la millième fois – de tenter de décider auquel d'entre eux revenait le titre de « meilleur joueur de billard du coin ». Sans succès, comme d'habitude. Faut dire qu'ils ne sont pas manchots avec une queue dans les mains. Et ils se connaissent tellement que leurs parties semblent décidées dès l'instant où ils cassent le triangle de boules. Ça impressionne les pigeons, et permet souvent de se faire de l'argent de poche, quand un nouveau gogo débarque et se laisse aller à parier sur le vainqueur. À part ça, pas grand-chose de bien intéressant ce soir-là. Autant dire rien, vu qu'il y a longtemps que les exploits de Jon et Fred ne m'impressionnent plus. Ambiance plate et morne, bière sur bière, cigarette sur cigarette. Jusqu'à son entrée.

Je n'ai pas remarqué immédiatement qu'il y avait du nouveau, jusqu'à ce que Jon me touche légèrement la cuisse avec sa queue. Je l'ai regardé, surpris qu'il interrompe sa partie. Il m'a fait un signe de tête, me désignant le bar. « Tu connais ? » m'a-t-il demandé. J'ai fait non de la tête, le geste ralentissant au fur et à mesure que je voyais la nouveauté en question. Malheureux ! J'aurais mieux fait de me faire amputer des deux jambes plutôt que de me lever à cet instant... J'ai marché vers le bar, me suis installé à côté, fait signe au barman, qui m'a apporté un verre de mon poison favori. Puis j'ai engagé la conversation. Classique. « Ça va ? Qu'est-ce qui t'amène ? T'es dans le coin depuis longtemps ? Tu fais quoi dans la vie ? » Bref, les conneries qu'on débite tous en pareilles circonstances. Ça s'est plutôt bien engagé, « la nouveauté » semblant décidée à me répondre plutôt qu'à me rembarrer. « La nouveauté ». Le

surnom est resté entre Jon et moi, même quand il est devenu clair que ça semblait parti pour durer.

Quoi qu'il en soit, je m'y suis installé, au bar. Pour la soirée. Jon et Fred ont eu beau me faire de grands signes depuis la table de billard, j'y répondais chaque fois d'un revers de la main. « Lâchez-moi ! » Et comme ils ne sont pas trop cons, ils ont fini par laisser tomber. Et moi... j'étais comme un cobra qui vient de rencontrer sa mangouste. Fasciné. Hypnotisé. Scotché. Je n'ai pas compris tout de suite ce qui m'arrivait. Et pour cause... Après avoir passé vingt ans de ma vie à me foutre de la gueule des amoureux, je ne risquais pas de comprendre. Pour moi, le coup de foudre, c'était juste un procédé littéraire ou cinématographique. Le truc qui sert à expliquer pourquoi un personnage normal se met subitement à dérailler. Alors évidemment, j'ai eu du mal à m'apercevoir de mon propre déraillement. En fait, ça m'a pris deux grosses journées.

La soirée est passée aussi vite qu'un TGV, et quand le patron a sonné l'extinction des feux, ma première réaction a été l'incrédulité. Pas possible, ça fait à peine... Mais un regard à l'horloge m'a convaincu. C'était clair, j'avais zappé Chronos. Un coup d'œil sur ma conquête du soir m'a fait comprendre que la partie allait être remise. Déception. Et puis, comme tout idiot pris dans ce genre de délire, je me suis dit que ce n'était peut-être pas plus mal. Que le plaisir différé n'était que meilleur... Et comme je n'avais aucune expérience de la maladie, je ne pouvais pas comprendre que j'en avais les symptômes les plus classiques. Stupide ? Mais de toute façon, avant même d'en être victime, je savais que la crise de stupidité aiguë était la manifestation typique de la chose. Alors...

On ne s'est pas revus le lendemain. J'étais au bar, mais j'y étais seul. Tout comme le surlendemain. Mais le jour suivant, bonne surprise. Enfin, bonne... au début. Parce que tout ne s'est pas exactement passé comme je l'escomptais. Au début, tout baignait dans une huile d'excellente qualité. Mais plus la conversation prenait un tour personnel et plus j'en apprenais sur ce qui lui plaisait, plus mon moral descendait. En chute libre. Et pour ne rien arranger, les verres semblaient lui donner envie non seulement de parler, mais surtout d'empiler devant moi toutes

les raisons possibles d'empêcher notre relation de durer. Fan de la loi et de ses défenseurs. Incapable de s'imaginer comment des gens peuvent vivre autrement que dans le droit chemin. J'arrête là l'énumération, mais croyez-moi, s'il n'y avait pas eu ces yeux amicaux, ce sourire engageant, je me serais dit que c'était du foutage de gueule de première. Mais on s'était rencontrés deux jours plus tôt, on ne savait rien l'un de l'autre en dehors des banalités et des regards échangés. Alors j'y ai cru. Comme un con. Normal, j'étais amoureux...

La situation a duré comme ça quelques mois. J'avais presque oublié ce qui s'était dit lors de cette seconde soirée. On se voyait irrégulièrement, à cause de son boulot, et on passait chaque fois d'excellents moments. Bien sûr, il y avait quelques petites frictions, mais dans l'ensemble, rien de bien méchant. Et puis je faisais dans la discrétion, histoire de ne pas prendre de risques... Jours, semaines, mois, dans ce genre de situation, tant qu'on croit que tout va bien, tout s'enfuit à la vitesse d'un cambrioleur entendant une sirène. Je n'ai pas fait exception à la règle, et j'ai passé cette période sur un petit nuage. De plus en plus accro, mais de plus en plus béatement heureux.

Et puis... Et puis un soir, sa mine était particulièrement sombre. J'ai pensé que c'était à cause de sa journée, que quelque chose s'était mal passé. Je me suis installé à la table, on s'est embrassés, mais rien qu'à voir comment ce baiser était donné du bout des lèvres, j'ai compris que ce qui n'allait pas me concernait aussi. Je n'ai pas voulu précipiter les choses, aussi ai-je pris une gorgée de mon whisky avant de lui lancer un regard interrogateur. Pas de réponse. Pendant un long moment. Juste deux yeux bleus me regardant fixement, comme s'ils voulaient lire à l'intérieur de mon âme. Et puis c'est venu. Et non seulement c'était ce que je redoutais – même si je m'efforçais de ne pas y penser – mais c'était le pire des cas de figure qui me tombait sur le dos. Le cauchemar absolu qui se réalisait. Ma vie « professionnelle » étalée au grand jour. En résumé, ça donnait : « Tu vis comme un voyou. Je ne peux pas supporter ça. On doit cesser de se voir. » Point-barre.

Je ne sais pas qui lui avait parlé de ma façon de gagner ma croûte, mais en tout cas celui (ou ceux, va savoir...) qui l'avait fait n'avait pas été avare de détails, en rajoutant même un peu quelquefois. Mais je n'avais à m'en prendre qu'à moi-même, n'ayant jamais dédaigné un surcroît de notoriété pour des actes dont le seul rapport avec moi était qu'on pensait que je les avais réalisés. Et ce déballage de vie pas trop réglo percutait de plein fouet ses convictions, ses règles, sa vie, quoi.

La soirée a été longue, bourrée d'arguments sans cesse réfutés, sans cesse rejetés. Et plus elle avançait, plus je prenais conscience du désespoir grandissant qui m'envahissait. Une rupture irrévocable, c'est ça que j'entendais. Et je ne pouvais le supporter. À la fermeture du bar, on s'est levés, on s'est regardés. Je ne sais pas à quoi je ressemblais, mais s'il n'y avait dans mes yeux que la moitié de la douleur que je voyais dans les siens, ça ne devait pas être beau à voir. On est sortis. Et puis je me suis retrouvé seul, sur un trottoir qui semblait ne mener nulle part.

Je n'ai qu'un souvenir très flou des jours qui ont suivi. Ne sortant le nez de ma bouteille que le temps de prendre une brève inspiration avant d'y replonger. Je me suis noyé dans le whisky, consciencieusement. Et plus j'y coulais – chaque jour plus profondément –, plus je sentais monter en moi la révolte, la folie, le goût de me battre. C'est cette colère qui m'a poussé à revenir parmi les vivants. Un matin, quand je me suis croisé dans la salle de bain, je me suis vu. Pour la première fois depuis... Depuis longtemps. J'ai constaté les dégâts. Un rapide demi-tour m'a confirmé ce que je savais déjà : je n'étais pas le seul à être délabré. L'appartement ne valait guère mieux. Constellé de taches, de résidus de nourriture, des bouteilles vides répandues sur le sol, comme autant de cadavres me reprochant ma lâcheté. Alors j'ai pris une grande inspiration et une serpillière, et je me suis lancé comme un malade dans la séquence « grand nettoyage de printemps ». Et pendant que je jouais les ménagères hyperactives, ma cervelle cessait petit à petit de faire des bruits de laveuse trop pleine. Et phosphorait, encore et encore, toujours plus vite.

J'ai perdu mon amour... Un coup de balai. Je me suis fait jeter, comme un malpropre... Frotter plus fort, ces sa-

loperies de taches ne partent pas. Ma « vie de voyou » lui est insupportable... Faut vider ce sac poubelle, il est plein. Ouais. La loi. L'ordre. L'honnêteté. Merde, j'ai plus de sac pour l'aspirateur ! On ne se verra plus...

Pendant que ces pensées pas vraiment aptes à me redonner le moral tournaient comme un manège en folie dans ma pauvre caboche, une idée commençait à émerger. Une idée folle, stupide. Mais j'étais fou et stupide, non ? À défaut de satisfaire à ses critères moraux, au lieu de me couler dans son moule et de lui obéir... J'allais m'imposer ! Faire la seule chose possible pour recoller les morceaux de notre vie. Les recoller ensemble, solidement, et pour longtemps ! Et plus j'y pensais, plus l'euphorie me gagnait. Oui, c'était possible, ça pouvait marcher. C'était même la seule façon de faire...

Les préparatifs ont été rondement menés. Trouver une équipe n'a pas été bien difficile. Jon et Fred s'imposaient sans discussion. Deux autres gars, réputés pour leur habileté face aux coffres-forts, se sont vite ajoutés. Un gros coup. LE gros coup. Les majuscules pour célébrer mon premier gros coup, moi qui les avais toujours refusés. Le gros coup qui va assurer richesse, gloire et notoriété. Ben tiens...

À ma décharge et à celle de mes collègues, rien ne peut être relevé contre le professionnalisme de notre préparation. Repérages, minutage, tout a été effectué avec le plus grand sérieux. Je connaissais les lieux pour y être passé de temps à autre, mais je n'ai pas voulu m'en contenter. Et bientôt les couloirs et les sous-sols de cette tour m'ont été plus familiers que ceux de mon domicile. L'idée était toute simple. Dans cette tour du centre-ville, le rez-de-chaussée est tout entier occupé par une énorme agence de la banque BICC. La plus grosse de la ville. Régulièrement, des petites frappes sont attirées par les dizaines de mètres de guichets qui en font le décor. Se disant qu'à raison de mille ? deux mille ? dix mille dollars ?... dans le tiroir de chaque guichet, ça doit faire un total de... Pas mal en caisse. Évidemment, les petits voyous en question ne tardent pas à faire connaissance avec les systèmes de sécurité, de gardiennage et de surveillance des lieux. Et réfléchissent ensuite longuement dans leur cellule sur des his-

toires de mouches et de pot de miel, en se disant que finalement, ce n'était peut-être pas l'endroit idéal. Faut dire qu'aucune banque n'est particulièrement fière de posséder l'agence la plus attaquée du pays. Aussi la BICC, constatant qu'elle ne pouvait éviter les braquages, a fait en sorte qu'ils se terminent tous de la même façon : à son avantage. Le bunker n'est pas imprenable, mais la durée du temps calme pour ce genre de visiteur, c'est trente secondes après l'assaut, pas une de plus. Au bout de ces trente secondes, il faut choisir entre jeter son arme et lever les bras, ou renoncer définitivement au goût du pain.

Mais j'étais plus malin que ça ! Comme toujours en pareil cas, la sécurité paraît d'autant plus absolue qu'on regarde au mauvais endroit. Oh ! évidemment, c'est fait exprès. Comme si les banquiers affichaient en gros sur la porte de leur établissement que le plus gros magot de la ville, c'est là qu'il se trouve, dans les tiroirs de ces guichets. À l'endroit qui est aussi le mieux surveillé, le mieux protégé de la ville... Mais j'étais futé, et surtout j'avais eu de la chance. Je connaissais déjà les sous-sols de la tour, leurs couloirs labyrinthiques et sinistres, pour m'y être perdu à plusieurs reprises, à l'époque où, étudiant, je jouais les livreurs de plis urgents. Comment étais-je arrivé dans les sous-sols ? Bah ! la première fois je cherchais un raccourci pour aller d'une tour à l'autre, pour assurer la livraison suivante sans repasser par l'extérieur, me geler dans le vent glacial de l'hiver. J'y étais retourné, par curiosité. Faut croire que ce monde souterrain, ignoré de tous ou presque, éveillait quelque chose en moi. Et la chance, dans tout ça ? Eh bien il se trouve que lors de ma seconde visite, si j'avais autant échoué que la première fois à découvrir ce fameux raccourci, j'avais récolté une information imprévue. En ouvrant au hasard une énième porte coupe-feu, j'avais failli faire demi-tour, ayant l'impression de déboucher dans un cagibi. Puis mon regard avait été attiré par une porte, au fond de la pièce, à demi masquée par un empilement de seaux, balais et autres ustensiles de ménage. La porte était verrouillée... Avec la clé accrochée à un clou sur son chambranle. Une fois ouverte, elle donnait accès à un quai de chargement fermé par un rideau métallique. Et ce rideau, je le connaissais. Il donnait sur

la rampe d'accès aux garages du sous-sol. Et c'est par là que les camions blindés des convoyeurs de fonds venaient, plusieurs fois par jour, emporter en des lieux plus sûrs les liasses empilées dans les tiroirs des guichets de la BICC.

Ceux qui avaient tenté leur chance dans cette agence avaient tous dû étudier le quai de chargement. Impossible. Un rideau de fer sur la rue, facile à bloquer du poste de garde de la tour. Et un deuxième rideau, blindé celui-là, protégeant le quai. Décourageant pour les amateurs de fric-frac. Faut dire aussi que jusqu'à ces dernières années, les braqueurs étaient généralement partisans de la loi du moindre trouble. Maintenant qu'on attaque les camions de transport de fonds au lance-roquettes, ce n'est plus le même monde... Enfin, tant pis pour la nostalgie. Ma chance à moi, c'était d'avoir découvert que cette accumulation de blindages, de serrures et de pièges comportait une porte arrière masquée par une épaisse couche de poussière. Il suffisait de passer par l'hôtel, de se glisser discrètement dans les couloirs des cuisines, puis des sous-sols, pour se retrouver là où la sécurité ne pouvait pas grand-chose : derrière les blindages...

On a fait les choses proprement. Professionnellement. Au bout de deux semaines à y vadrouiller, on pouvait tous traverser ces centaines de mètres de couloirs les yeux fermés. Pas inutile, d'autant plus que certains de ces couloirs étaient aussi éclairés qu'une chambre noire. Deux semaines de plus pour glaner, çà et là, des informations supplémentaires sur les allées et venues, les habitudes des uns et des autres, et surtout découvrir le moment propice. Celui où les caisses sont les plus pleines, où la pêche sera la plus fructueuse. Nos repérages étaient facilités par les travaux de rénovation qui étaient en cours dans la tour. Du genre qui durent pendant des années. Alors deux ou trois ouvriers de plus qui déambulent dans les sous-sols, ça ne choquait personne.

On s'est enfin décidés. Un vendredi, au milieu du mois. La paye de la quinzaine allait tomber en pluie dans les tiroirs, et les Fêtes qui approchaient nous garantissaient que ces tiroirs contiendraient bien autre chose que des chèques : ces jours-là, les commerçants en sont presque réduits à faire la file sur le trottoir tellement ils se pressent,

en allers-retours constants du tiroir-caisse à la banque. Une bien bonne journée pour un hold-up. Un gros. Celui qui assurerait que mon amour ne pourrait plus me fuir. Je vous le redis encore une fois : j'étais stupide, j'étais amoureux...

Le scénario s'est déroulé comme prévu. On s'est retrouvés tous les quatre dans le cagibi aux balais. On a complété nos tenues d'ouvriers de société de nettoyage avec des bas de nylon sur la tête, des gants de latex sur les mains, et un gros calibre à la ceinture. Et on a attendu. Pas trop longtemps. Fin de semaine, fatigués mais ponctuels, les convoyeurs de fonds. Quand ils ont eu passé l'angle du couloir, on s'est précipités, sans vraiment essayer d'être discrets. Le temps que le plus âgé lève la tête, et il se retrouvait avec un canon de .45 au beau milieu du front. Ça vous calme. Celui qui a tout fait foirer, c'est le petit jeune. Avec sa face d'enfant de chœur, il a dû confondre travail et sacerdoce. Quand j'ai vu sa main gauche prendre son holster, je n'ai pas laissé sa droite atteindre la crosse de son arme. Un trou de la taille d'un dollar au milieu du front. Ça l'a calmé, définitivement. C'est sûr aussi que ça a jeté un froid. Mes collègues se sont regardés, l'air épouvanté. Puis se sont tournés vers moi. Ma réputation de gars qui évite les ennuis venait de se prendre un grand coup sur la tête...

Au moins, ça a eu le mérite de mettre les choses tout de suite au clair. Les deux convoyeurs de fonds survivants ne se sont pas fait prier pour s'allonger par terre et se faire saucissonner. Parés comme des dindes un soir de *Thanksgiving*... Le reste a pris encore moins de temps que prévu. Transférer les liasses de billets dans les sacs de sport. Casser la serrure du cagibi, histoire d'enlever toute possibilité aux convoyeurs de passer par là pour donner l'alerte (vu la quantité de câble électrique utilisée par Jon pour les ficeler, le risque paraissait faible, mais...). Et reprendre discrètement, « naturellement », le chemin de la surface, par ces bons vieux couloirs en sous-sol. Sortie côté hôtel, via les cuisines. Ouais.

Sauf qu'on avait apparemment raté un morceau de l'histoire. Oublié un détail con, probablement. Quelqu'un nous avait-il balancés ?... En tout cas, quand on a

débouché dans les cuisines de l'hôtel, ce ne sont pas des immigrants philippins en train de faire la vaisselle qui nous attendaient. Mais une compagnie complète de flics, avec gilets pare-balles et fusils d'assaut. Visiblement, ça avait foiré...

Contrairement à mes collègues, j'ai cru pendant tout le procès que ça allait bien se passer. En tant que complices, ils risquaient jusqu'à dix ans. Quant à moi, avec un cadavre au compteur, c'était au bas mot trente ans au frais qui m'attendaient. Heureusement que dans notre beau pays, la peine de mort a été abolie... Je n'ai pas vraiment écouté les plaidoiries. Celle de l'avocat général était de toute façon facile à imaginer. Quant à mon défenseur, je ne sais pas ce qu'il a pu raconter, vu mon refus de plaider la folie passagère, mais de toute façon je m'en foutais un peu. Attaque à main armée, association de malfaiteurs, homicide, j'étais cuit.

Quand le juge a commencé à énoncer les peines, j'ai vu mes amis se tasser sur leur banc, l'air presque soulagé. Leur technique de défense consistant à me faire porter le plus gros du chapeau avait apparemment porté ses fruits, limitant les dégâts à des condamnations inférieures à dix ans. Et puis le juge m'a regardé, et il s'est lancé dans un long discours. Sécurité publique, nouvelles dispositions pénales, nouvelles lois criminelles... J'avais l'impression de m'enfoncer dans le brouillard, un peu plus à chaque phrase. Pourquoi bavait-il comme ça ? Qu'il annonce ma condamnation et qu'on en finisse. Il a enfin terminé son baratin par un « trente ans » qui m'a fait serrer les poings de satisfaction. Mais il a continué à parler. Et le monde s'est écroulé.

Ça fait six mois maintenant que je suis arrivé dans ce pénitencier. Qui n'est pas le bon. Le jour du jugement, quand j'ai enfin compris pourquoi le juge avait fait ce long discours et que j'ai réalisé que je ne purgerais pas ma peine dans le pénitencier d'État du bord du fleuve, mais à plus de mille kilomètres de là, je suis devenu fou. Ils ont dû s'y mettre à quatre hommes pour me maîtriser, pendant que je hurlais au déni de justice. Pendant que je perdais la tête. Les nouvelles dispositions dont avait parlé le juge, c'était d'expédier les gens comme moi dans cette prison glacia-

le, perdue au beau milieu du Grand Nord. Là où tu peux toujours regarder dans toutes les directions, tu ne verras jamais que de la glace et du roc. Un nouvel établissement de haute sécurité, loin de la ville. Pour y enfermer et y oublier les assassins, loin, bien loin dans le Nord.

Alors oui, quand j'ai compris, j'ai perdu la tête. J'ai tout avoué, hurlé, craché au visage de ce tribunal. Que j'avais tout prévu, tout planifié. Que c'était fait exprès, et qu'ils n'avaient pas le droit de changer les règles du jeu ! Que j'étais certain qu'en faisant ce hold-up, en commettant ce crime, je gagnerais un séjour de longue durée dans le pénitencier du bord du fleuve. Là où mon amour aurait pu renaître. Dans cet endroit où l'homme que j'aime, pour lequel j'ai sacrifié ma vie et mon avenir, ne pourrait plus me fuir et se refuser à moi, au motif que je suis un voyou et lui, un gardien de prison.

Mais ils ont changé les règles. Ils ont tout fait foirer. C'est trop bête.

Ça fait six mois déjà, et je me dis que les trente prochaines années vont être affreusement longues. D'autant plus longues que le gardien du bloc, le gros qui ressemble à un lutteur, commence à me regarder avec un drôle d'air. Comme si je lui plaisais...